

Préface

L'écrit qui est ici rendu accessible au lecteur français ne date pas d'aujourd'hui. Mais s'il est publié maintenant en traduction, ce n'est pas simplement comme un document important du passé, c'est bien avant tout comme un manifeste pour le présent. Comme l'écrit W. Stählin, l'un de ses auteurs¹, ce livre voulait être en son temps « un cri de détresse, un signal d'alarme, un appel au salut ». Il peut l'être et, à nos yeux, il l'est toujours.

« Le livre de Berneuchen » — tel est son titre véritable — parut en 1926. Il est ainsi nommé d'après le domaine seigneurial situé en Poméranie où se réunissait depuis 1923 la Conférence du même nom (Conférence de Berneuchen). Cercle largement ouvert, il groupait des hommes et aussi quelques femmes venant pour la plupart des Mouvements chrétiens de Jeunesse (la « Jugendbewegung ») et marqués par l'expérience de la nature et les formes de convivialité caractéristiques de ces Mouvements dès avant la première guerre mondiale. Ils étaient influencés également par le Mouvement de renouveau du chant collectif (la « Singbewegung ») issu des Mouvements de Jeunesse au début des années 20, l'un et les autres

1. W. Stählin, *Berneuchen. Unser Kampf und Dienst für die Kirche*. Joh. Stauda Verlag, Kassel, 2^e éd. 1939, p. 7.

exprimant une authentique soif d'expérience religieuse. Marqués de même par l'ébranlement que fut pour la société et l'Église allemandes la grande guerre et l'incapacité de l'Église à apporter une réponse tant à la détresse d'un peuple qu'à la quête religieuse d'une partie importante de la jeunesse, ces hommes et ces femmes l'étaient encore par la conscience de la vocation de l'Église et une espérance commune. « Le livre de Berneuchen » fut rédigé par une équipe de trois pasteurs et théologiens, L. Heitmann, K. B. Ritter et W. Stählin¹ et adopté et signé par toute la Conférence de Berneuchen, quelque 70 personnes. On trouve parmi les signataires outre une majorité de pasteurs et quelques professeurs de théologie, des médecins, architectes, juristes, etc. Le nom le plus connu est sans conteste celui du philosophe de la religion et théologien Paul Tillich.

La « Jugendbewegung » autant que la « Singebewegung » étaient perçues, par ce qu'on devait rapidement appeler « le Mouvement de Berneuchen », comme des signes d'une nouvelle approche de la réalité : non objectivante, n'établissant pas l'homme en dominateur sur la nature, n'opposant pas la raison humaine au corps de l'homme ni l'individu à la communauté humaine. Ces Mouvements exprimaient la protestation de l'expérience — de soi, des autres, de la vie personnelle et communautaire, de l'histoire, de la nature et du cosmos et en tout cela du mystère des choses — contre toute réduction du réel à son objectivité scientifique et à sa manipulabilité technique par la société industrielle,

1. Ce dernier est connu en France par son livre *La communauté fraternelle*. Trad. R. Wolff, Éd. Oberlin et Éd. du Cerf, Strasbourg et Paris, 1980.

contre tout intellectualisme abstrait de l'intelligentsia universitaire et contre l'incapacité de l'Église à donner forme corporelle à l'Évangile dans une Église qui serait un lieu de santé au milieu d'une culture et d'une société malades et pour elles.

La détresse de l'Église vivement perçue et vécue comme telle tenait à l'insouciance d'une bonne partie de l'Église, à la résignation à son insignifiance et ainsi à sa démission devant l'appel de l'Évangile. Cette détresse devenait évidente dans l'impuissance de l'Église à saisir ce qui, dans les Mouvements indiqués, était vécu comme réalité ecclésiale authentique et qui était attendue de l'Église, appel à l'Église — ou déjà renonciation à toute attente, l'Église apparaissant comme irrémédiablement sclérosée dans des structures et un langage dépassés. La guerre avait, pour qui était capable de voir, manifesté l'inanité d'une Église installée et qui avait perdu le sens de sa mission. La détresse de l'Église éclatait dans l'absence de renouveau en son sein, malgré la pression que constituait le double défi : d'une part l'évidence de la régression de l'Église, de l'autre la présence, à côté d'elle, de ces Mouvements à signification religieuse et ecclésiale.

Mais plus fondamentalement, la détresse de l'Église apparut aux membres de la Conférence de Berneuchen comme résultant de l'exigence même de l'Évangile : telle est l'affirmation faite d'entrée et annoncée dans le sous-titre donné au « livre de Berneuchen » : « De l'exigence de l'Évangile vis-à-vis des Églises de la Réforme ». On décèle ici on ne peut plus clairement le caractère proprement réformatoire — c'est-à-dire s'inscrivant dans la ligne de la Réforme du 16^e siècle — de l'écrit, non simplement ni tant par l'indication des destinataires, à savoir les Églises de la Réforme (nous reviendrons plus loin sur ce point), que plutôt et plus profondé-

ment par l'affirmation même de la vertu accusatrice, judiciaire de l'Évangile venant avant et préparant sa vertu positive de grâce. Dans la théologie de Karl Barth qui allait alors à la conquête des Églises réformée et luthérienne mais qui devenait influente aussi au-delà, cette affirmation de la primauté de la Parole de Dieu et de son double caractère de jugement et de grâce était déterminante ; le jeune Barth accentuait avec une force particulière l'aspect jugement, ce pourquoi sa théologie du début des années 20 fut appelée « théologie de la crise ». Si le nom de Barth est mentionné dans la brève préface (non traduite, parce que nécessairement très datée) comme un des théologiens auxquels les auteurs du Livre se savent particulièrement redevables — les autres sont le dogmaticien luthérien P. Althaus, le philosophe de la religion F. Brunstaed ainsi que Paul Tillich lui-même, ce dernier étant des quatre théologiens mentionnés le seul à avoir participé à la conférence de Berneuchen et à avoir signé le livre —, c'est à cause de l'affirmation de cette instance proprement théologique — la parole de Dieu, l'Évangile — à partir de laquelle l'Église peut en dernier ressort seule être jugée et à partir de laquelle elle est de fait jugée. Il faut ajouter que sans aucun doute la dette vis-à-vis de Barth se limite pour l'essentiel à cela, s'il est vrai que le Livre de Berneuchen contient par ailleurs, par sa reconnaissance du caractère parabolique — symbolique dit-il aussi — du réel et par sa théologie de la création et certainement aussi du Saint-Esprit, l'affirmation d'une transparence, pour qui s'y ouvre méditativement, du monde à Dieu, que le jeune Barth a toujours récuser avec la dernière détermination, y voyant du pur paganisme. C'est pourtant là l'orientation fondamentale de la pensée de Tillich et de tout le Mouvement de Berneuchen qui, nourri de la Jugendbewegung, a expérimenté la dimension de profondeur qui est inhé-

rente au réel et qui demande à être purifiée, assumée et accomplie par l'Évangile.

Voici, écrit encore W. Stählin¹ la véritable racine de la détresse de la jeunesse de ces années-là et qui manifeste aussi la détresse de l'Église : « À peu près nulle part dans l'espace de vie de cette jeune génération, l'Église n'existait comme puissance de réalité, comme forme crédible, corporelle ». L'Église n'était plus qu'une « façade », dont le vide n'était guère camouflé mais plutôt renforcé par les discussions académiques des tendances théologiques variées qui ne poursuivaient pas comme but la construction de l'Église mais le triomphe de leurs idées. Le Mouvement de Berneuchen ne voulait être ni une école théologique ni travailler au renouveau de l'Église par la discussion. « Nous haïssons et évitons la 'discussion' dans laquelle un interlocuteur veut garder raison contre l'autre, car nous la considérons comme une aberration mauvaise et destructrice ; nous sommes tentés de donner raison à ceux qui tiennent la forme courante de polémique littéraire pour un abcès purulent dans le corps de l'Église ; nous cherchons et pratiquons l'entretien dans lequel l'un écoute l'autre et est prêt à se laisser corriger par l'autre ; car nous voyons dans l'entretien ainsi compris une forme authentique d'amour fraternel chrétien. »² À Berneuchen, malgré des origines théologiques, ecclésiastiques et aussi politiques très diverses, les participants de la Conférence étaient unis par une attitude fondamentale commune que l'on y caractérisait par l'expression « entretien autour de la table ronde » (Gesprach um den runden Tisch). « Nous nous sommes affrontés

1. *Berneuchen*, p. 3.

2. *Ibid.*, p. 7.

passionnément, mais toute contradiction sérieuse était finalement accueillie et acceptée avec reconnaissance comme un correctif nécessaire ou comme un complément à la position propre. Nous avons découvert avec un étonnement croissant qu'aucun de nous ne voulait avoir ou garder raison. Le besoin typiquement protestant de se délimiter l'un par rapport à l'autre et de défendre et consolider le point de vue propre contre les objections d'autrui, apparut, à notre propre surprise, comme surmonté en nous-mêmes, et nous nous sommes sentis poussés et conduits par la volonté d'avancer vers une connaissance commune, de dire une parole commune et de façonner une œuvre commune.»¹

Le Mouvement de Berneuchen était conscient d'un manque de l'Église qui tenait à son absence de forme. D'elle venait son incapacité d'être une puissance de façonnement du monde. Aussi bien l'absence de forme de l'Église que son impuissance formatrice étaient fondées, dans l'Église, dans son insuffisante force de connaissance qui soit englobante de tout. Face à cela, il s'agissait pour le Mouvement de Berneuchen de « concrétion », de réalisation (« Verwirklichung » est un mot capital dans le Mouvement de Berneuchen) : ce qui devait se concrétiser, c'était la puissance formatrice qui est celle de l'Évangile ; il s'agissait donc d'une réalisation sur la base d'une connaissance. La conscience était fortement établie que la première réalisation de l'Évangile, c'est l'Église elle-même et que pour la construire, il faut la vivre. C'est ce qu'on faisait à Berneuchen même. Car « autant l'Église ne peut se passer en rien qui se fait en elle, de la réflexion et de

1. Ibid., p. 4.

l'examen théologiques, autant le nécessaire entretien théologique ne peut être mené de manière appropriée et fructueuse que dans l'espace de l'Église priante et confessante et vivant conformément à un ordre de vie spirituel... Aussi notre travail théologique commun s'inscrivait-il, dès le premier jour, dans une prière, une vie et une action communes ». S'il faut définir, dit encore Stählin, la connaissance décisive qui a été donnée au Mouvement de Berneuchen, c'est celle-ci : « L'Église est une réalité corporelle dans ce monde. Toutes les images que le Nouveau Testament utilise pour parler de l'Église de Jésus Christ désignent un processus de vie qui est éveillé par l'Esprit de Dieu et qui est réalisé par le service d'hommes. »¹ Cette réalisation de l'Église s'accomplit de trois manières qui ne sauraient jamais être coupées l'une de l'autre, la proclamation, l'enseignement et la doctrine, ou le témoignage (martyria) ; la prière, le culte et le Sacrement, c'est-à-dire la « liturgie » (leitourgia) ; et l'ordre de la vie commune, ou le service de l'amour fraternel (diakonia), comprenant aussi bien la charité active des individus et de toute l'Église que la constitution et la direction adéquates de l'Église. « Tout travail ecclésial doit être mené dans cette indissoluble unité de la doctrine, du culte et de la communion ordonnée... Ce n'est que dans cette étroite liaison avec le Sacrement et sous la discipline d'un ordre de vie commun que la réflexion théologique est à sa vraie place et sur la bonne voie. »²

C'est là le chemin tracé par la Conférence et le Livre de Berneuchen. Il y a ici un vivifiant souffle prophétique, une force de conviction dont on sent

1. Ibid., p. 6.

2. Ibid., p. 7.

qu'elle est d'autant plus grande et conquérante que les membres de cette Conférence ont plus profondément vécu dans leur tréfonds la détresse de l'Église, qu'ils y ont non seulement décrypté le jugement de l'Évangile mais y ont aussi découvert sa puissance de connaissance, de formativité et de réalisation. Si la première partie du Livre décrit la détresse de l'Église, il n'y a rien dans cette description qui ressemble au verdict : l'Église, c'est fini ! Le jugement est porté sur l'Église au nom de l'Évangile, et dès la première partie celui-ci apparaît comme comportant l'appel et l'offre d'une Église renouvelée. C'est cette vision positive de la tâche à accomplir que développe la seconde partie. La tâche est triple : celle d'une connaissance englobante de tout, en raison de la portée universelle de l'Évangile, celle de la forme dans laquelle se coule l'Évangile, selon les trois manières dont se constitue l'Église (martyria, leitourgia, diakonia), finalement celle de la mission de sanctification du monde qui est celle de l'Évangile et de l'Église de l'Évangile.

On peut, devant ce programme de ce qu'on a pu appeler par ailleurs, et à juste titre, une « catholicité évangélique », s'étonner de la limitation du Livre de Berneuchen aux Églises de la Réforme. Deux raisons expliquent cependant ce fait. Tout d'abord, il s'agit pour le Mouvement de Berneuchen de partir du « lieu » où il se trouve ; ce sont précisément les Églises de la Réforme. C'est là le « bateau » sur lequel les participants de la Conférence sont embarqués : ils s'en sentent solidaires et ne sont pas décidés à la quitter mais bien plutôt à œuvrer ici même pour le renouveau de l'Église. Celui-ci ne peut être que concret, se faire en un lieu donné. Toute autre attitude reviendrait à un reniement de l'affirmation de la corporéité de l'Église, à une fuite dans une éventualité lointaine et vague. Car — et c'est là la deuxième raison —, le catholicisme d'a-

lors est encore, et à plus d'un titre, « l'Église du Pape ». Le Livre de Berneuchen est ici incontestablement polémique, mais, il faut le préciser aussitôt, de manière sobre, constatant un fait objectif : celui de la division intervenue dans la chrétienté occidentale par suite de la Réforme du 16^e siècle, et qui n'est pas dépassée. Sans aucun doute le protestantisme — terme que l'on tend à employer, à Berneuchen, dans un sens généralement péjoratif, désignant par là les Églises de la Réforme que leur détresse fait apparaître comme infidèle précisément à l'Évangile — est visé avec plus de passion par Berneuchen que « l'Église du Pape » : le mal n'est pas moins profond, encore qu'il ne soit pas exactement le même dans le protestantisme que dans le catholicisme, mais le protestantisme est plus proche. L'Église catholique n'est pas encore celle de Vatican II, même si dès les années 20 le renouveau s'y prépare et si bien des membres du Mouvement de Berneuchen sont proches des milieux de renouveau de l'Église romaine, comme la suite devait le montrer, au point que Berneuchen fut considéré comme « catholicisant ». L'Église de l'Évangile n'est pas absente dans l'Église du Pape ; si elle croît dans les Églises de la Réforme, c'est par la même puissance de l'Évangile qui la fait croître également dans le catholicisme. Il y a dans le Livre de Berneuchen, par-delà tout ce qui y date par rapport à nous du fait de l'évolution intervenue entre-temps, un œcuménisme non de surface mais de fond : celui qui consiste à laisser advenir l'Église dans sa catholicité évangélique, conformément à l'universalité de l'Évangile, dans les Églises de la Réforme, et à reconnaître les signes de cette même catholicité évangélique à l'œuvre dans l'Église du Pape. Si la promesse de l'Évangile est donnée à un œcuménisme, c'est bien à celui-là.

Le Livre de Berneuchen, un document de l'histoire, certes, mais un document qui a fait et qui fait

l'histoire : le Mouvement de Berneuchen a été et est jusqu'à aujourd'hui un mouvement de renouveau dans les Églises de la Réforme, en Allemagne et au-delà. En 1931 il a pris forme, conformément à sa conviction fondamentale, dans une Confrérie¹ dont la Charte est condensée dans la phrase-clé : « Nous ne pouvons contribuer à la construction de l'Église que si nous vivons l'Église ». Sans se substituer aux Églises existantes, mais pour mieux y œuvrer pour le renouveau et l'unité de l'Église, cette Confrérie, entourée d'un groupe plus vaste de sympathisants, essaye de vivre l'Église dans le sens même qui a été exposé à propos de la Conférence de Berneuchen, et ceci à travers l'engagement de toute la vie. C'est parce que le Mouvement de Berneuchen perdure et s'est ainsi concrétisé que le Livre de Berneuchen vient de connaître ces dernières années deux rééditions successives. La substance de ce Livre, l'élan de ceux qui l'ont porté sur les fonts baptismaux, vit — ne se survit pas simplement mais vit — dans une communauté fraternelle, signe d'un mouvement plus large qui se continue.

Cela est-il suffisant pour fonder l'affirmation que le Livre de Berneuchen est encore d'actualité, surtout quand on songe au sort premier qui lui a été fait ? Car « le Livre fut un coup pour rien. Les théologiens s'en emparèrent ; autrement dit, il fut rendu inoffensif par les analyses impitoyables des discutailles théologiques ». Les critiques n'étaient pas toutes sans fondement. Le Livre « par bien de

1. La Confrérie Évangélique Saint Michaël qui existe également en France. Cf. à ce propos R. Mumm, *Œuvrer à la construction de l'Église. Ce qu'est et ce que veut la Confrérie Évangélique Saint Michaël*. 1980 (disponible chez l'auteur de cette préface). Cf. également le livre cité de W. Stählin, *La communauté fraternelle*.

ses formulations que nous reconnaissons aujourd'hui comme maladroitement, imprudentes ou même fausses, prêta le flanc à une critique à laquelle les théologiens se sont livrés avec empressement. » Il faut reconnaître, précise Stählin, que la critique se limitait presque exclusivement à quelques paragraphes du Livre, négligeant tout le reste ; mais avec cela le Livre était « exécuté » dans l'opinion publique, et le cri d'alarme, l'appel au salut qu'il voulait être, étouffé pour longtemps. Le Mouvement de Berneuchen fit à cette occasion la douloureuse expérience, mais qui devait être décisive pour la suite, « que la détresse d'une Église tout comme celle d'un peuple ne peut pas être surmontée par de la littérature, par des livres, des brochures ou des articles ». ¹ Si d'autres écrits ont néanmoins suivi le Livre de Berneuchen, ils préparaient et bientôt, à partir de la fondation de la Confrérie, ils accompagnaient et approfondissaient une réalité vivante, une concrétisation réelle de l'Église de l'Évangile dans les Églises de la Réforme. Jamais le Mouvement de Berneuchen n'a par la suite désavoué les affirmations maîtresses du Livre de Berneuchen. Par-delà son insuccès premier, il porte en lui une semence qui a levé en son temps : la Confrérie et tout le mouvement auxquels la Conférence et le Livre de Berneuchen ont donné lieu, n'auraient certainement pas été sans ce dernier. Non suffisant, il n'en était pas moins nécessaire comme une clarification préalable sur le plan de la connaissance et sur celui d'une première praxis de ce qui, pour croître, avait besoin d'un engagement de vie communautaire.

Les raisons du « cri de détresse », du « signal d'alarme », de l'« appel au salut » qui sont à l'origine du Livre de Berneuchen ont pris en partie d'autres

1. Ibid., p. 8.

formes ; elles n'ont pas été supprimées. La détresse de l'Église est-elle moindre aujourd'hui ? Son conformisme sociologique, son particularisme intimiste et sectaire, son verbalisme qui cache mal son absence de « projet » d'Église de l'Évangile dans le monde, si nécessaire contre le monde, en vérité pour le monde, et ce à cause du Royaume de Dieu — un projet englobant, universel, conformément à la portée cosmique de l'Évangile —, ces caractères de certains secteurs de l'Église de notre temps ne sont pas très éloignés de ceux des années 20 et appellent la même interpellation de la part de l'Évangile. On lira aujourd'hui le Livre de Berneuchen pour aujourd'hui, en adaptant ce qui fut dit alors à la situation présente. Puisse le souffle qui anime ces pages — et qui vise à animer un corps, une Église corporelle, insuffler vie à l'Église, construire l'Église de l'Évangile dans les Églises de la Réforme et dans la grande Église sœur, celle dans laquelle le Pape est appelé à être le premier serviteur de l'Évangile. Ce ne peut qu'être là le vœu — et pourquoi pas aussi la prière ? — des Églises de la Réforme, si elles ne sont pas simplement protestantes mais « évangéliques ».

Cette traduction est dédiée à la mémoire de *Pierre Chanut*, ancien directeur de l'École Normale de Strasbourg, mort en 1979. Il a découvert tout à la fin de sa vie dans le Mouvement de Berneuchen une puissance vivante de fraternité évangélique entre l'Allemagne d'où le Mouvement était parti et la France où lui-même avait toutes ses racines. Il y a connu, lui protestant en mal d'Église, une concrétisation de l'Église de l'Évangile en une communauté fraternelle d'hommes venant d'Églises variées et qui, tout en y gardant leurs attaches, vivent l'Una sancta catholica et apostolica ecclesia. Devenu Frère de la Confrérie Évangélique Saint Michaël, qui a des membres aussi en Alsace, Pierre Chanut traduisit en français sa Charte et sa Règle. Il s'était

proposé de traduire également le Livre de Berneuchen et il avait déjà commencé ce travail. La mort l'a empêché d'exécuter ce projet que nous avons repris. Nous présentons aujourd'hui ce Livre aux lecteurs français dans l'espoir qu'il puisse être pour certains un fanal, tel qu'il le fut pour notre vénéré Frère Pierre Chanut.

Gérard Siegwalt

Remerciements

au pasteur Robert Wolff d'avoir, guidé par la seule conscience de l'importance historique et de l'actualité de l'ouvrage, effectué gracieusement sa traduction. Celle-ci a été revue par le pasteur A. Jaeger ;
à l'éditeur allemand, le Verlag Friedrich Bahn et la Christliche Verlagsanstalt de Konstanz, pour la cession gratuite des droits de traduction ;
à la Société Luthérienne de l'Église de la Confession d'Augsbourg d'Alsace et de Lorraine et à la Confrérie Saint Michaël pour leur généreux soutien financier en vue de la publication.